

Syrie/Monastère de Mar Moussa

DES HOMMES ET UN DIEU

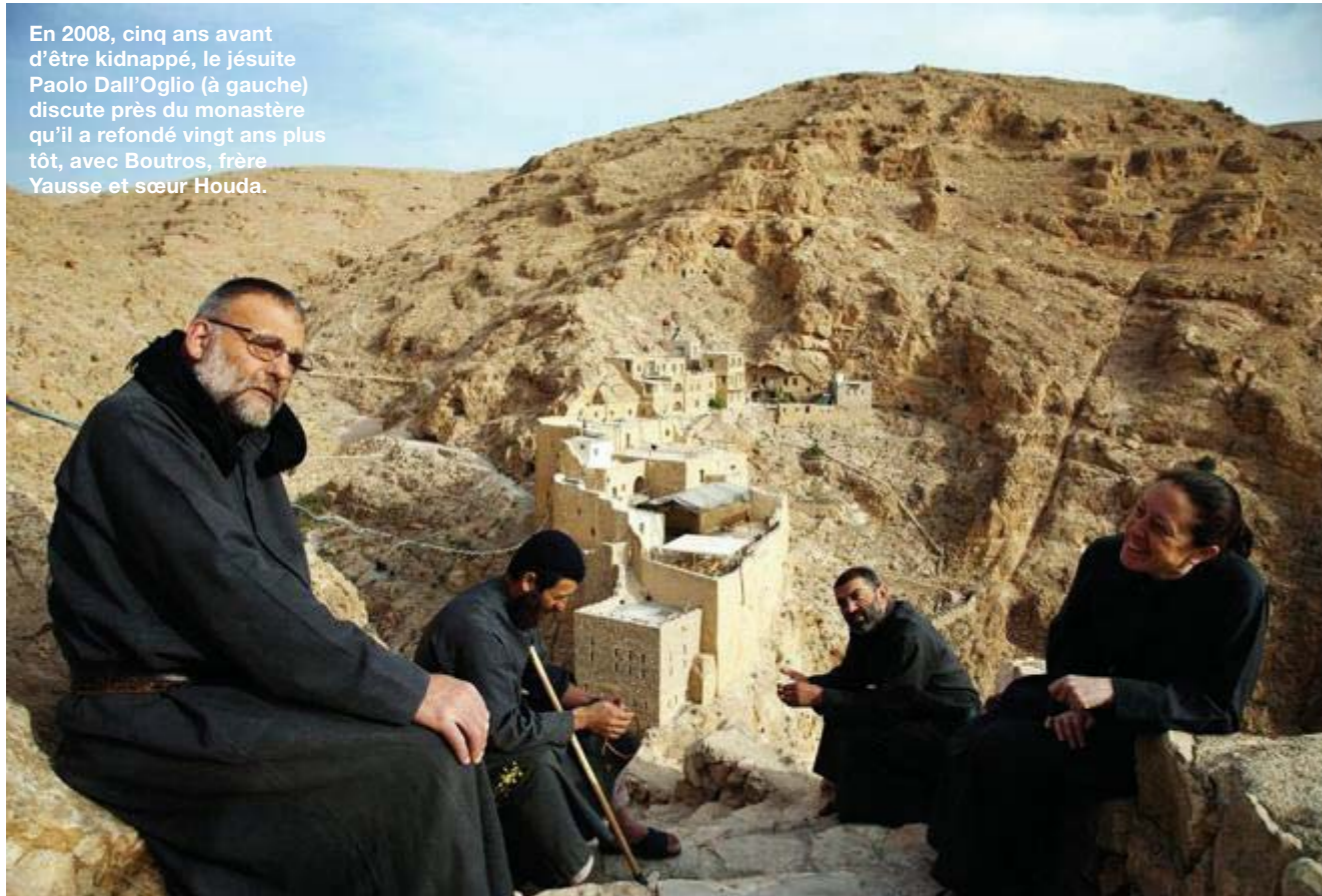
Au cœur de la Syrie ravagée par dix ans de guerre, le monastère syriaque catholique de Mar Moussa, où vivent dans la joie une poignée de moines et de moniales prêtres au martyre, représente un phare d'espérance pour tous les Syriens. La disparition de son fondateur Paolo Dall'Oglio il y a huit ans reste une énigme poignante.

De nos envoyés spéciaux Guyonne de Montjou (texte) et Hasan Belal (photos)

Quatre cents mètres carrés de fresques (XI^e et XIII^e siècles) décorent l'église où se réunit la communauté plusieurs fois par jour, pour prier.

Lls vivent perchés dans leur monastère. Surplombant un plateau désertique, à deux heures de route au nord de Damas, ils ne se résignent ni à la guerre ni au désespoir. Syriens de naissance ou d'adoption, ces sept hommes et femmes sont restés accrochés à leur blonde montagne tandis que le pays traversait l'enfer, dix ans durant. « *Au plus fort des combats, raconte sœur Houda, fluette religieuse syriaque catholique qui vit là, depuis vingt-huit ans, à flanc d'infini, on voyait les missiles voler et on entendait les bombardements. Nous avons soupesé la question de partir, de quitter le monastère. La décision de rester a été unanime. Elle s'est imposée, dit-elle tout en s'agitant dans l'étroite cuisine où deux bouilloires métalliques tintent sur le feu. Nous appartenons au peuple syrien qui souffre et sommes profondément solidaires avec lui. Les habitants de Nebek (petite ville de 30 000 habitants située à 12 kilomètres du site, NDLR) nous ont dit : "Si vous restez, nous resterons aussi."* » L'Histoire a donné raison à cette poignée de moines et de moniales : tandis que l'hémorragie des chrétiens et des jeunes a gagné toute la Syrie sous l'effet combiné de la guerre et de la crise économique, pas une famille n'a quitté la plaine autour. Pourtant, entre novembre et décembre 2013, durant vingt-cinq jours, les combats ont fait rage à Nebek entre les forces du régime et leurs opposants, causant plusieurs centaines de morts. Très vite, comme par miracle, un pacte de non-agression mutuelle s'est installé. Certainement Mar Moussa y est pour quelque chose. Ce lieu, édifié au VI^e siècle sur la première paroi rocheuse face à l'horizon, est perçu comme un phare de paix. Ce matin de veille de Noël, dans un recoin de la terrasse qui surplombe le désert, frère Youssef, grand gaillard barbu,

En 2008, cinq ans avant d'être kidnappé, le jésuite Paolo Dall'Oglio (à gauche) discute près du monastère qu'il a refondé vingt ans plus tôt, avec Boutros, frère Youssef et sœur Houda.



retire ses chaussures avant d'entrer dans l'église. Comme devant une mosquée, un monticule de savates indique que la prière a commencé. À l'intérieur, la myriade de visages peints en fresque sur les murs, inspirés de la Bible ou de l'histoire locale, semble crier une vérité inaudible. Sur les tapis, les moines, moniales et postulants commencent leur journée en rendant grâce à Dieu pour la vie reçue et le martyre possible. Ils prient aussi pour le fondateur de leur ordre, Paolo Dall'Oglio, dont ils sont sans nouvelles depuis huit ans. Ce jésuite italien qui aurait aujourd'hui 67 ans a été kidnappé à Raqqa par l'État islamique, le 29 juillet 2013. Porteur d'une vision considérée comme prophétique sur l'harmonie entre chrétiens et musulmans, ce spirituel tonitruant laisse un vide béant derrière lui. En dépit du temps écoulé et de l'absence du moindre indice sur son sort, les membres de la communauté espèrent, à tout instant, voir ressurgir sa haute silhouette massive. Elle apparaît parfois en songe, à la lueur d'une bougie vacillante, dans son aube blanche, près du baptistère où il s'installait souvent en tailleur pour méditer. « Je sens sa présence très fortement. Et je n'attends pas davantage », confie frère Jacques, son premier disciple dont le dos s'est voûté depuis l'année 1986 où il a rejoint le projet fou de Mar Moussa, alors une ruine à ciel ouvert.

LE PAPE ET LES SERVICES SECRETS

« Un jour, il frappera à la porte du monastère et arrivera par surprise, sourit sœur Houda, en sortant de l'église d'un pas aérien. Nous l'attendons. Paolo verra alors que nous lui avons aménagé une chambre et aussi un nouveau bureau avec ses livres. Il y sera bien. » La disparition de cette personnalité qui rayonne au-delà des frontières a laissé orphelins les dizaines

de milliers de personnes qui l'ont connue durant les quarante dernières années. Rien, ni les appels du pape ni l'activisme des services secrets européens, n'a fait apparaître le moindre indice sur les conditions ou l'issue de sa détention. Cette énigme fait écho aux 100 000 personnes disparues depuis le début de la guerre en 2011, et dont on reste sans nouvelles à travers le pays.

CRÉÉS POUR ÊTRE LIBRES

Mar Moussa, apparemment en arrière-ligne, a été touché de plein fouet par la brutalité de la guerre. « On ne peut pas laisser se volatiliser un être humain sans savoir ce qui lui est arrivé. Ce n'est pas possible, s'ehardit frère Jacques. La seule chose que je souhaite est que Paolo ne soit plus vivant, poursuit-il le regard soudain comme traversé par une vision terrible. Il ne faut pas qu'il souffre dans une prison ou soit soumis à la torture. Cela irait à l'encontre du projet de Dieu pour l'homme. Nous sommes créés pour être libres. » Marquant un temps de silence et enfonçant son regard dans le lointain, le prêtre conclut : « Si Paolo est vivant, alors je crois qu'il est en train d'écrire un nouvel évangile pour l'humanité. » Assis à ses côtés, sur la terrasse que balaie un vent tiède, frère Jihad, moine syrien de 44 ans ayant grandi dans une famille chrétienne modeste, nouveau prêtre de la communauté, renchérit : « Un homme comme lui ne peut pas mourir », sans préciser s'il fait référence à une mort symbolique ou corporelle. Chacun observe un temps de silence, comme si ces mots répandaient un onguent consolant sur les blessures à vif du petit groupe.

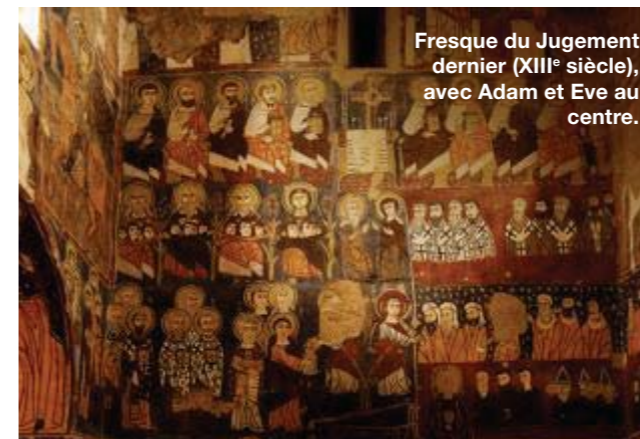
Ces dernières années où la guerre saccageait le pays, il est arrivé que le manque de Paolo Dall'Oglio s'engouffre plus



Sœur Houda dans la bibliothèque composée de plus de 10 000 livres.



Dans le désert entre Damas et Homs.



Fresque du Jugement dernier (XIII^e siècle), avec Adam et Eve au centre.



Chaque soir, avant la messe, les moines observent une heure de méditation silencieuse.

À l'image de Charles de Foucauld, les moines et les moniales de Mar Moussa sont considérés comme des "amis sûrs" par les musulmans autour

violemment – a fortiori avec le froid de l'hiver – dans les interstices des lourds remparts de Mar Moussa. À l'occasion de la mort d'un ami du monastère ou d'un exil douloureux, de l'enlèvement du frère Jacques Mourad qui a, durant plus de quatre-vingts jours, été l'otage de Daech, ou encore lorsqu'il a fallu prendre une décision importante. « Dans de telles situations explique sœur Houda, devenue prieure en 2013 et dont les rides trahissent l'épuisement, on tente d'agir comme Paolo l'aurait fait s'il avait été avec nous. Je suis sûre que, quand il reviendra, il sera fier. » Sous l'impulsion de ce jésuite, né à Rome et qui s'est senti « appelé à l'islam » avant d'être ordonné dans l'Église syriacque catholique en 1984, le site n'a cessé d'être restauré, agrandi, amélioré pour accueillir des visiteurs, sans sélection ni préjugé. Ce fut ainsi que Mar Moussa rayonna, initiant des conversions, des vocations, du discernement. Durant plus de vingt ans, les Syriens de toutes confessions ont grimpé les quelques centaines de marches creusées dans la pierre pour accéder au lieu. Là-haut, un silence propice à l'intériorité s'imposait. Dans ce désert habité, ils rencon-

traient des voyageurs étrangers, des globe-trotteurs, des amoureux du patrimoine, des mystiques, des orientalistes ou des retraitants. Et, sous le ciel étoilé, face au panorama immense, les échanges s'avéraient souvent plus intenses, libres et inspirés que dans le brouhaha trépidant des faubourgs des grandes villes alentour. Jusqu'à aujourd'hui, la messe et les prières sont dites en arabe, langue liturgique de l'Islam qui forme un pont entre les deux religions. L'amitié islamo-chrétienne ainsi tissée, quoique toujours fragile, s'est révélée un efficace rempart contre la violence qui se déchaînait autour.

CONVIVANCE ISLAMO-CHRÉTIENNE

Composée aujourd'hui de neuf membres et de quelques candidats qui souhaitent le devenir un jour, la communauté continue à bâtir une « convivance islamo-chrétienne » dans le sillage de Charles de Foucauld et de son disciple, Louis Massignon. L'idée maîtresse est, comme le préconisait le prêtre du Hoggar il y a plus d'un siècle, que les chrétiens soient perçus comme des « amis sûrs » pour les musulmans. Qu'ils vivent, travaillent ensemble, s'aiment et éventuellement prient leur Dieu unique commun, celui des trois religions abrahamiques. Loin de tout syncrétisme ou relativisme, chacun dans sa tradition cherche la voie pour entrer en contact avec la foi de l'autre. Arrimés à des connaissances théologiques solides, fruit de dix ans d'études à l'université pontificale grégorienne de Rome, les moines et moniales de Mar Moussa se vouent ainsi au dialogue, corps et âme. « Pour moi, l'islam est une religion qui a été voulue par Dieu, explique frère Jacques, enroulé dans son foulard anthracite, sirotant un thé fumant. Aujourd'hui, les radicaux, Daech et



Frère Jihad, nouveau
prieur de 44 ans,
célèbre l'eucharistie.

“En tant que créature de Dieu, je désire la mort dans la mesure où j’aime la vie, et non pas pour accélérer sa fin”

les autres veulent la détruire de l’intérieur. Il faut la sauver. » La guerre et la crise de la Covid ont isolé Mar Moussa. Il faut désormais franchir deux check-points dans le désert, sortes de cahutes colorées et surmontées d’un imposant portrait du raïs Bachar el-Assad, pour gagner le monastère. La zone est surveillée car elle est stratégique, située entre Damas et Homs, à proximité de sites militaires sensibles. *« Pendant plusieurs mois, nous n’avons pas pu circuler sur cette unique route qui nous relie au monde. Nous devons annoncer nos trajets à l’armée qui, autrement, avait pour consigne de tirer sur nous »,* explique sœur Houda. D’un bond, elle se lève pour proposer à chacun quelques gâteaux d’Alep, et poursuit en anglais : *« Nous avons dû inventer une nouvelle façon de vivre. Puisqu’il n’était plus possible pour les personnes de venir jusqu’à nous, nous sommes allés à leur rencontre, chez eux. »* Deux pièces du monastère captent le Wi-Fi, avec un faible débit, ce qui permet aux religieux de communiquer avec le monde extérieur à certains moments choisis de la journée.

L’EXEMPLE DE TIBHIRINE

Contre toute prudence, à l’instar des sept moines de Tibhirine au milieu des années 1990, ils ont fait le choix de rester dans un lieu exposé aux intrusions hostiles. *« Je ne crains rien. Je suis prêt à mourir, »* affirme le prieur Jihad, dont le prénom, connoté aujourd’hui, signifie « abnégation » ou

« effort sur soi ». En tant que créature de Dieu, je désire la mort dans la mesure où j’aime la vie, et non pas pour accélérer sa fin. C’est-à-dire qu’ayant reçu la vie de Dieu, si la mort survient, bienvenue ! Que Sa volonté soit faite. » À la lueur du jour, ces paroles ricochent sur la paroi de la grotte où ont été jetés, au fil des siècles, les ossements des précédents moines et ermites de Mar Moussa. Une cavité profonde, loin d’être remplie, à flanc de roche. Malgré leur sérénité manifeste, les religieux ne cherchent pas le martyre et s’organisent pour l’éviter. *« Deux amis musulmans du village sont venus dormir au monastère pendant trois mois, pour nous protéger en cas d’attaque »,* sourit sœur Houda, qui est issue d’une grande famille damascène et a vécu toutes ces années dans des conditions au-delà du rudimentaire.

Bien sûr, il est arrivé aux moines d’être agressés, menacés, cambriolés. Tous se souviennent d’un homme arrivé un soir à proximité de la bâtisse, et qui a crié de toutes ses forces dans la vallée : *« Vous êtes des infidèles, des chrétiens, je vais venir vous tuer. »* Un matin aussi, les moines ont constaté que leur tracteur et les 104 chèvres qu’ils soignaient avaient été volés. *« Heureusement que nous avons des amis partout, se console frère Jacques, dont l’humilité transparait. Le lendemain, un habitant d’un village voisin m’a appelé pour me dire qu’il avait aperçu nos chèvres près de chez lui. Je me suis aussitôt rendu sur place, avec la force que Dieu donne, et je suis parvenu, en palabrant doucement, à en récupérer 39. »*

“Les blessures de cette guerre sont comme un tatouage sur notre cœur. Ce conflit récolte les corps de millions de personnes sans assumer le fardeau de leurs âmes”

Dans cette Syrie effondrée, la loi du plus fort prévaut. L’impunité de tels actes provoque, à la longue, une certaine lassitude. En cela, la formation jésuite du fondateur Paolo Dall’Oglio imprègne toute décision. En son absence, chacun reste fidèle à la tradition ignatienne, dans laquelle la conscience personnelle est maîtresse. Outre les cinq consacrés qui exercent aujourd’hui leur discernement à Mar Moussa, quatre autres œuvrent dans un monastère du Kurdistan irakien ou dans la banlieue de Rome où ils réhabilitent des lieux dans le même esprit. En marchant dans le lit d’un cours d’eau disparu, planté d’oliviers, qui passe près du monastère, frère Jihad explique dans un français impeccable : *« Les blessures de cette guerre sont comme un tatouage sur notre cœur. Ce conflit récolte les corps de millions de personnes sans assumer le fardeau de leurs âmes. »* Qu’ils aient été victimes ou bourreaux, ou les deux, durant les dix dernières années, les Syriens peinent à trouver aujourd’hui des espaces de parole libre, pour soigner leurs blessures et apaiser leur conscience. Chacun vit avec ses fantômes dans une sorte de sidération que l’obligation de survivre rend plus aiguë encore. La crainte se devine dans le regard des passants des rues de Damas ou d’Alep. La défiance des uns à l’égard des autres constitue le plus lourd impôt du conflit. Les chrétiens, qui composent aujourd’hui seulement 2 ou 3 % de la population, sont souvent éduqués, reliés à une diaspora et, de ce fait, davantage exposés à la stigmatisation. Au cœur du chaos et de l’enfer syrien, ceux d’entre eux qui décident de rester acquiescent à une mission. Celle d’apporter à cette société une présence, une espérance, au risque de leur vie.

APPÉTIT POUR L’EXIL

Les personnalités qui composent le clergé sont des figures capitales pour les chrétiens, des ferments pour leur communauté répartie en une dizaine d’Églises. En Orient, les prêtres, les moines, les évêques ou les patriarches ont un rôle de pasteur socialement stratégique. Dans la crise actuelle, ils donnent le *la* et exercent une responsabilité sur leurs fidèles. Les cas de corruption parmi eux ou les départs ont un impact immédiat sur le groupe dont ils ont la charge, provoquant sa dislocation et un appétit irrépressible pour l’exil. À l’inverse, les missionnaires et religieux de terrain comme les moines de Mar Moussa, les jésuites et les femmes consacrées de Homs, les engagés d’Alep, forment en leur entourage un goût pour l’enracinement, et une détermination à œuvrer pour rebâtir le pays. Comme d’autres, l’association française de L’Œuvre d’Orient s’active pour encourager les initiatives locales de ce type. Elle finance des centres pour l’étude du soir des écoliers, héberge des groupes de parole à Alep, la grande ville du nord dont une partie est en ruine, fait du microcrédit pour inciter les familles à rester, rebâtit des églises détruites. S’appuyant sur des personnalités reconnues, l’association concourt —>

À Mar Moussa, cette année, Noël sera célébré dans une sobriété tout évangélique. Comme une scène de crèche avant l'arrivée des bergers

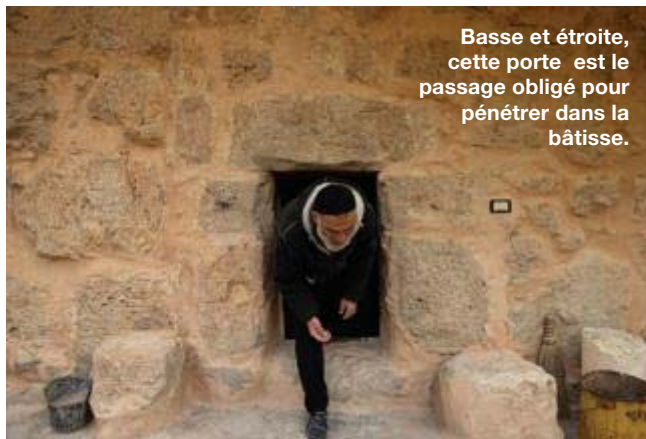
également à la construction d'ateliers de couture, d'écoles de musique ou de garderies, notamment près de Mar Moussa, pour permettre aux parents de travailler et aux enfants d'exprimer leurs traumatismes postconflit. Avec l'aide des donateurs français, deux jeunes hommes, que tout inciterait à l'exil, multiplient la création de salles pour les étudiants qui travaillent en vue d'obtenir leur diplôme. Ces espaces éclairés, chauffés, silencieux et pris d'assaut dès leur ouverture à 9 heures du matin, confirment la motivation de la nouvelle génération à s'extirper du chaos.

À Mar Moussa, cette année, Noël sera célébré dans une sobriété tout évangélique. Comme une scène de crèche avant l'arrivée des bergers : une naissance calme, dans l'intimité de la Sainte Famille. « *Nous limiterons les visites à quatre ou cinq amis, avec qui nous prierons, rirons, chanterons en pensant à tous ceux qui ne peuvent pas festoyer ce soir-là, explique frère Jihad d'une voix enjouée. Noël, pour nous, c'est Dieu qui casse les barrières entre la terre et le ciel. Il envoie Son fils. Il choisit cette porte : en devenant lui-même l'un de nous pour dégager le chemin qui conduit vers Lui.* » Dans les esprits, on devine une question : comment laisser passer l'heureux courant de cette fête quand on sait la dévastation alentour ? Comment contempler la grâce d'un ciel étoilé, la beauté d'un paysage montagneux quand, dans la plaine, dans les villes, tout est bombardé, et

quand, à quelques centaines de kilomètres, certains hommes tuent encore ? La Syrie, exténuée par une crise économique sans précédent, étranglée par les sanctions, n'aura pas le cœur à la fête. Les élans de solidarité ne manquent pas, pourtant : rares sont ceux qui peuvent vivre de leur salaire, du fait de l'inflation galopante, mais personne ne dort dans la rue ou ne meurt de faim. La pauvreté se perçoit partout. La débrouille aussi. Les maisons sont froides, sans chauffage, sans mazout, sans eau, sans électricité. Les enseignantes se lavent les cheveux dans leur école, faute d'avoir accès à l'eau chez elles. Les infirmières dans les hôpitaux terminent les restes des repas de leurs patients. « *Je ne sais pas comment ils s'en sortent, c'est vraiment énigmatique* », s'interroge un jésuite, brillant arabo-phone de 40 ans qui se consacre à la pastorale des jeunes à Homs.

Autant de ressorts qui laissent penser que le tourbillon de cette guerre en laquelle ont sombré beaucoup d'innocents n'a pas déshumanisé ce peuple ancien, qui vit là depuis plus de vingt-six siècles sans interruption, doué d'une culture continuellement enrichie. Chacun cherche à vivre au mieux, en demeurant fidèle à son histoire et à son appartenance religieuse, dans la dignité. Un peu comme un enfant se sent plus fort lorsqu'il se retient de pleurer. ■

Guyonne de Montjou



Basse et étroite, cette porte est le passage obligé pour pénétrer dans la bâtisse.



Prière dans la grotte où les os des moines ayant vécu ici durant les dix derniers siècles sont emmurés.



Cellules des moines, à flanc de roche, construites il y a trente ans.



La joie affleure dans chaque rencontre. Ici, frère Jihad avec la cuisinière Nadima.